



Millaray Neicún, "Zona : Central /Santiago" in : *Némesis. Revista de Ciencias Sociales (Postales del Estallido Social Chileno. Entre la vivencia y la memoria)*, Valdivia (Chile), 2020, p. 51.
Accessible en ligne : <https://libros.uchile.cl/1147>.

penser une politique à la mesure de l'univers. par-delà l'économie restreinte d'une réception

Vicente Montenegro

« De las tres transgresiones del pensamiento que señalaba Bataille (el propio pensamiento, el erotismo y la muerte), creo que sólo una, la primera, subsiste en toda su fuerza. La sociedad burguesa (sobre todo la que no se confiesa serlo) ha mitigado la resistencia que le inspiraban el erotismo y la muerte para intensificar, hasta lo patológico, la que le inspira el pensamiento que se piensa a sí mismo [...]. Lo único que la burguesía no soporta, lo que la “saca de quicio” es la idea de que *el pensamiento pueda pensar sobre el pensamiento*, de que *el lenguaje pueda hablar del lenguaje*, de que un autor *no escriba sobre algo, sino escriba algo* (como proponía Joyce) ».

Severo Sarduy, « Escrito sobre un cuerpo », 238.

La réception restreinte de Bataille en Amérique latine

AU-DELÀ DE CERTAINES MENTIONS PLUTÔT DESCRIPTIVES, voire anecdotiques, parmi les introductions ou prologues faites par traducteurs ou éditeurs des ouvrages de Bataille en Amérique latine, on trouve rarement une analyse de ses écrits comme source de réflexion politique. Comme

cela semble avoir été le cas avec la réception de Bataille en Espagne¹, dans le sous-continent américain également il a été surtout lu, dans un premier moment, comme un écrivain, comme un critique littéraire, comme un penseur de la transgression et de l'érotisme, c'est-à-dire de l'expérience esthétique. A titre d'exemple, prenons quelques cas emblématiques.

En 1972, à une époque où le célèbre Nobel péruvien n'était pas encore devenu le défenseur de la liberté des affaires et porte-parole des gouvernements de droite en Amérique latine², Mario Vargas Llosa rédige un long « prologue » à la traduction du *Procès de Gilles de Rais*, « Bataille o el rescate del mal »³, et il écrira un autre prologue, « El placer glacial », pour la traduction d'*Histoire de l'œil*, en 1978⁴. Dans le premier texte, Vargas Llosa décrit Bataille comme un « écrivain de minorités » (ce qui n'a rien à voir avec le concept d'une « littérature mineure » avancé par Deleuze et Guattari)⁵, et qu'« il le sera probablement toujours ». Expriment un certain malaise avec la « superbe vocation d'hétérodoxie » de Bataille, hétérodoxie qui est à la fois « sobre et imparfaite », Vargas Llosa propose une comparaison qui ne saurait être plus révélatrice d'un nationalisme littéraire et d'une géopolitique de la langue à plusieurs égards problématique (et dont aucune diplomatie de l'usage des guillemets ne saurait nuancer). Bataille, dit l'auteur de *La Ville et les chiens*, « était aux antipodes d'un penseur de notre langue : ce qui chez un Martí, chez un Unamuno, chez un Ortega, auraient été de puissantes effusions rhétoriques, chez Bataille est condensé en un paragraphe éphémère, en une phrase furtive. Mais il n'était pas “un français” non plus : ni la clarté ni l'ordre cartésien définissent son œuvre »⁶.

Un autre Nobel de littérature (qui a également eu son propre parcours dans le domaine politique), le poète et essayiste mexicain Octavio Paz, semble être tombé sur les écrits de Bataille dès son arrivée à Paris en 1946, où il commence à fréquenter le cercle des surréalistes, tout particulièrement André Breton et Benjamin Péret, avec qui il établira des liens d'amitié. Son essai consacré à Claude Lévi-Strauss, par exemple (publié en 1967), commence par l'aveu qu'il a connu le travail de l'anthropologue grâce à la lecture d'une étude de Bataille. « Il y a une quinzaine d'années un commentaire de Georges Bataille sur *Les structures élémentaires de la parenté* m'a révélé l'existence de Claude Lévi-Strauss »⁷. Il s'agit de « L'inceste et le passage de l'animal à l'homme », article publié en 1951 dans *Critique*, et puis

repris dans la deuxième partie de *L'Érotisme* (1957)⁸. Paz se montre impressionné par la divergence entre la lecture que propose Bataille de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, et celle que propose Lévi-Strauss. Contrairement au structuralisme de ce dernier, qui souligne les rapports de réciprocité, d'échange et de communication, Bataille pense plutôt à la violence, au sacrifice et à l'autodestruction, dit-il. « Bataille entend démêler le contenu historique et psychologique du *potlatch* ; Lévi-Strauss le considère comme une structure atemporelle, indépendamment de son contenu »⁹. Plusieurs années plus tard, cependant, dans son livre sur Breton et le surréalisme, il prend parti précisément pour l'auteur des *Manifestes surréalistes* plutôt que de Bataille, qui étonnement est classé aux côtés de Sartre, dans la mesure où tous deux seraient des « fils rebelles du christianisme » (ignorant ainsi ce que celui-ci avait dit de celui-là dans sa diatribe « Un nouveau mystique »¹⁰). En ce sens, réaffirme Paz, « la lignée de Breton est autre »¹¹.

Loin de la célébrité des Nobels, certains des travaux du philosophe argentin Oscar del Barco – l'un des traducteurs de *De la grammatologie* de Jacques Derrida¹² – offrent une lecture de Bataille qui semble être théoriquement beaucoup plus intéressante. Dans « El silencio sobre Bataille », par exemple, publié en 1970, on découvre que même avant les traductions espagnoles, en 1969, la maison d'édition vénézuélienne Monte Avila, avait publié l'ensemble des articles de Bataille parus dans la revue *Documents*¹³. Faisant le compte-rendu de cette publication, Del Barco y dépeint un Bataille « philosophe », ou du moins, le Bataille le plus proche de questions théoriques, lecteur d'Hegel et de Nietzsche. Del Barco parle d'une « lourde pierre tombale [qui] couvre, entre nous, les ouvrages de Bataille ». Il s'agit d'une double « rétraction », dit-il, qui est fondamentalement une double « impossibilité » : impossibilité de classer l'auteur et impossibilité d'être « lecteur » de Bataille¹⁴. Plus tard, Del Barco consacre un autre texte tout aussi bref à Bataille, intitulé « Bataille y el erotismo », où il suggère que, comme Nietzsche, la pensée de Bataille implique une « éthique » : « au fond, l'idée de l'éternel retour, qui d'un point de vue scientifique et ontologique s'est peut-être avérée inconsistante, acquiert toute sa valeur quand on la comprend en tant que coaction cosmique à l'acte, à la création du "surhomme" »¹⁵. Cette idée d'une éthique comme

une « contrainte cosmique » pour l'action, va dans le sens du type de problème politique que nous voulons adresser dans cette étude.

Ce n'est que depuis quelques années qu'on commence à connaître les lectures de Bataille comme penseur politique. Il est très probable – même si ce n'est qu'une hypothèse – que dans ce « deuxième moment » de la réception de Bataille (s'il en est vraiment un), un rôle important doit être accordé aux écrits de Maurice Blanchot et Jean-Luc Nancy autour de la question de la communauté, ainsi que certains écrits de Jacques Derrida qui commencent à circuler parallèlement ou même avant que ces textes soient connus en Amérique latine (à quoi il faudrait ajouter aussi les ouvrages de Giorgio Agamben et Roberto Esposito où Bataille est une figure centrale pour penser les catégories de souveraineté, ou ce qui ce dernier appelle l'impolitique).

Sans aucune prétention à l'exhaustivité, nous pouvons prendre ici à nouveau quelques exemples. Dans l'une des nombreuses études qu'elle consacre à Bataille, la philosophe argentine Natalia Lorio aborde la notion bataillienne de « souveraineté négative », et elle commence en effet par noter l'influence de Bataille dans la pensée politique de Nancy, Esposito et Agamben (ce qui tend à confirmer notre hypothèse). Loin des paradigmes classiques de la souveraineté, et contrairement à toute conception théologico-politique, l'athéologie politique de Bataille permettrait de remettre en cause les catégories politiques classiques tels que « sujet », « pouvoir », « autorité » ou « décision », dans la mesure où Bataille serait un penseur de l'impolitique (l'auteure suit ici la lecture d'Esposito)¹⁶. Plus récemment, sous le titre d'une « souveraineté tragique », Lorio a publié un livre où elle rassemble et développe ses recherches autour de Bataille en proposant une reconstruction des principales sources théoriques dans la construction de sa notion de souveraineté : la lecture kojévienne de Hegel, la complicité avec la pensée de Nietzsche, et l'influence des recherches socio-anthropologiques de Durkheim et de Mauss¹⁷.

Au Brésil, et loin d'une tentative de systématisation de la pensée bataillienne, l'essayiste et critique littéraire Raúl Antelo explore l'hypothèse d'une modernité « acéphale » de l'Amérique latine, lisant les premiers textes de Bataille qui s'adressent explicitement à cette région du monde et sa culture. Antelo commente en détail un petit texte de Bataille publié

pour la première fois en espagnol en avril 1931, dans l'unique numéro de la revue *Imán*, fondée par Elvira de Alvear (muse et amie de Borges) et dont le secrétaire de rédaction était Alejo Carpentier¹⁸. « Conocimiento de América Latina » (*Connaissance de l'Amérique latine*), qui n'a pas été inclus dans ses *Œuvres complètes*, est un texte qui, dans la ligne ouverte par « L'Amérique disparue » (1928), propose des thèses qui reflètent bien ce que Bataille allait penser sous l'idée d'une « hétérologie »¹⁹. Mais Antelo s'intéresse à l'acéphalité comme une espèce de *principe d'anarchie* (pour emprunter le terme de Reiner Schürmann), au sens d'un principe « polycéphale », multiple, dont l'unité ou l'identité ne peut se construire que de manière imaginaire, c'est-à-dire forcément contradictoire et conflictuelle²⁰. Ainsi, face aux deux versants hégémoniques d'interprétation de la modernité latino-américaine, celui de la « synchronie » qui pense « le latino-américain » (*lo latinoamericano*) comme faisant partie de la même modernité européenne malgré ses « retards » ou ses « impasses », et celui de la « syntopie » (*sintopía*, néologisme de l'auteur), qui pense plutôt l'hétérogénéité du continent comme projet de construction culturelle commun aux diverses cultures de l'Amérique latine dans leur différence avec l'Europe²¹. Dans les deux cas, argumente Antelo, ce qui reste intact est le présupposé d'une certaine unité, d'un certain « centre », soit-il pensé comme « fin » à conquérir ou comme « origine » à (ré)découvrir, qui fait de la critique une « critique monocéphale », incapable de penser la politique culturelle (mais aussi, la *culture politique*, pourrions-nous dire), autrement que sous le principe d'une seule tête. Non sans une série d'ambiguïtés que nous n'avons pas le temps de discuter ici, Antelo aspire à prolonger cette lecture vers le projet général d'une « critique acéphale » et d'une « pédagogie de la différence » : il faut décapiter la critique de sa fidélité à la tradition (comme l'identité ou la tête d'une culture), pour libérer ces éléments hétérogènes subversifs dont parle Bataille, pour faire apparaître la différence disruptive, dans l'horizon d'une modernité ou d'une culture « polycéphale »²².

Au-delà de diverses études qui abordent certains aspects ou problèmes caractéristiques de l'œuvre de Bataille²³, il y a peu d'études qui considèrent Bataille d'un point de vue explicitement politique²⁴. De manière assez symptomatique, ce n'est pas l'inventivité d'un auteur particulièrement

attentif à la pensée politique de Bataille, mais plutôt la force disruptive des événements historiques qui a produit ce genre de lectures en Amérique latine.

Un(e) Bataille au Chili

A partir des thèses batailliennes sur la notion de dépense et l'économie générale, dans ce qui suit, et compte tenu de ce vide relatif dans la réception de Bataille, nous voudrions explorer ce qui pourrait être une *politique* à la mesure de l'univers²⁵. Plus spécifiquement, nous voudrions « mettre à l'épreuve » le schéma théorique de l'économie générale proposé par Bataille dans *La part maudite*, pour analyser la conjoncture de la « révolte sociale » survenue en octobre 2019 au Chili, plus connue comme l'*estallido social* (l'explosion sociale), en nous posant la question de savoir si cet événement peut être considéré comme une « dilapidation sans réserves » d'énergie, c'est-à-dire un véritable cas de « dépense » à caractère révolutionnaire, ou bien s'il s'agit plutôt d'une forme de dépense utile à la reproduction du mode de production et du système politique de contrôle de la dépense (la dépense utile qui ne sert qu'à relancer la production et l'accumulation). Pour cela, nous prendrons comme chantier d'analyse l'essai du philosophe chilien Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*²⁶, qui développe une interprétation des événements de l'*estallido* chilien en termes d'une logique *chilienne* de la dépense. A partir de la lecture qu'y propose l'auteur, nous voudrions donc discuter à la fois la portée politique de ces événements récents dans le pays sud-américain, ainsi que de mesurer la pertinence théorique, et l'actualité politique des thèses batailliennes sur la notion de dépense et l'économie générale.

Pour Bórquez, ce qu'on appelle l'*estallido social* révèle les contours d'une « logique de la dépense » particulière, marquée par l'histoire récente du Chili, c'est-à-dire, par l'économie néolibérale mise en place pendant la dictature civique-militaire d'Augusto Pinochet (1973-1990), et l'héritage conséquent que la dictature laisse pendant les soi-disant gouvernements de la « transition » et le « retour » de la démocratie, un héritage qui continue à ce jour de marquer profondément la structure

de la société chilienne²⁷. Le modèle fabriqué par les économistes de l'École de Chicago (les célèbres *Chicago boys*), non seulement a introduit des violentes transformations au système productif, c'est-à-dire dans la « base économique » (pour le mettre en termes marxistes), mais aussi, la radicalité de ces transformations a profondément bouleversé la culture, les normes et les valeurs, ou bien, encore, les formes de conscience et la superstructure idéologique. De ce point de vue, si l'*estallido* permet d'apercevoir la conformation d'une « notion chilienne de dépense improductive », elle ne serait que le corrélat, ou mieux, l'un des effets d'une *psyché* spécifiquement chilienne, que l'expérience dictatoriale avec ces réformes économiques auraient produit au fil des années.

L'auteur songe ici explicitement à la définition de la *psyché* qu'on peut trouver dans l'œuvre de Jacques Derrida, non pas comme « subjectivité » (moins encore comme simple « conscience »), mais plutôt comme « lieu psychique », lieu structuré ou articulé de manière paradigmatique par une relation spéculaire entre deux éléments contradictoires²⁸. La psyché serait toujours le lieu d'une unité dissociée ou disjonctive, jamais l'instance mono-centrée d'une identité stabilisée ou pacifiée. Dans le cas de la psyché chilienne qu'observe Bórquez, elle désigne donc cette structure spéculaire où les deux pôles se *confrontent* dans une relation d'identification et de différence, de liaison et de dissociation, simultanément. « L'extension de la psyché chilienne de la dépense est enracinée dans un événement : l'instauration d'une institution économique qui agit comme interprète des modes de vie nationale. Dans cette psyché se reflète la dichotomie entre productivité et improductivité »²⁹, structure qui décrit en même temps des formes déterminées d'assujettissement. L'argument de Bórquez est qu'« au caractère destructif » de la notion chilienne de la dépense, à savoir à son élément proprement improductif, correspond en même temps et de manière contradictoire ce que l'auteur désigne comme un phantasme de productivité, « un désir de contrôle strict de la vie sociale et individuelle »³⁰.

Un premier ordre de difficultés – que l'auteur n'ignore certainement pas – se présente par ce que Bataille lui-même avait proposé d'appeler la « dépense improductive » dans son article de 1933, « La notion de dépense ». Dans le but de déterminer un « principe de la perte », et plus précisément, la constitution d'une « propriété positive de la perte »³¹, il faut

aussi déterminer ce que veut dire, au fond, l'improductif comme tel. Car, si Bataille lui-même distingue, d'une part, une consommation ou dépense nécessaire à la conservation et à la continuation de l'activité productive, et, d'autre part, une forme de consommation représentée par les dépenses qui sont essentiellement « improductives » (et Bataille juge pertinent de préserver le nom de « dépense » exclusivement à cette dernière), la question de savoir comment comprendre cette improductivité reste en suspens, tout en considérant qu'il faut déterminer son caractère *positif*. Autrement dit, reste à savoir si la véritable « dépense improductive » est une pure perte nihiliste, radicalement stérile, ou bien, si cette perte, à cause de sa nature absolument inutile (inutilisable ou inexploitable en termes de profit), a néanmoins des effets profonds sur le réel, des effets parfois très puissants. Bataille lui-même n'échappe pas complètement à cette ambiguïté, lorsqu'il parle à plusieurs reprises de la « pure perte », ou lorsque ses exemples ont parfois tendance à fétichiser ou hypostasier certaines pratiques ou conduites humaines en dehors de leur inscription historique. Quoi qu'il en soit, en lisant l'ensemble de ses écrits – et notamment *La part maudite* – il est certain que son propos n'est pas simplement de déterminer *la limite de l'utile*³², mais aussi, de démontrer en même temps une certaine *productivité* de la dépense improductive, une productivité *générale* et non restreinte pourrait-on dire, ou mieux : une productivité à la mesure de l'univers³³.

C'est cette productivité de l'improductif, celle qui pourrait éclairer certaines affirmations de la lecture proposée par Bórquez. Mais ce que son argument s'efforce de montrer, c'est la nature paradoxale de cette dialectique quelque peu perverse de la psyché chilienne, d'après laquelle, « ce n'est pas l'« *estallido* » qui, à la rigueur, nous permet de reconnaître une psyché chilienne de la dépense, mais plutôt [ce qui arrive] lorsque ce formidable saut dilapidant s'est reflété dans son contraire de la manière la plus terrifiante »³⁴, c'est-à-dire, dans la force réactive de la répression policière, qui ne serait que la manifestation d'une « passion pour le contrôle total » inhérente à cette même notion chilienne de la dépense (passion qui sera renforcée avec l'arrivée de la pandémie du Covid-19). En lisant l'essai de Bórquez, on découvre que c'est à partir de ce lien entre la notion bataillienne de dépense et la notion derridienne de *psyché*, qu'il arrive à cette hypothèse de l'« instauration d'une conception de

penser une politique à la mesure de l'univers

l'improductif comme l'envers symétrique du travail salarié »³⁵, c'est-à-dire, de l'ordre bourgeois de la production marchande. A l'origine de cette conception se trouve précisément le système néolibéral imposé par la dictature de Pinochet. La conséquence la plus inquiétante de cette structure spéculaire serait, selon l'analyse de Bórquez, une incapacité structurelle de la classe travailleuse chilienne de « faire du temps un mode de production en dehors de celui imposé par ce système »³⁶. En d'autres termes, la classe ouvrière chilienne serait structurellement incapable de mettre en pratique des formes de l'improductivité autrement que comme exutoire d'un système productif dont les mécanismes et structures restent indemnes. Depuis cette perspective, ce qu'il arrive aujourd'hui avec la classe ouvrière chilienne est qu'elle serait incapable d'imaginer des modes de production autres que celui qui obéit à la dynamique de l'exploitation, et dans laquelle, même les formes de loisirs et de dépense restent captives de cette même dynamique³⁷ (argument qui rapproche l'auteur des thèses de Guy Debord sur la société du spectacle).

Vers une politique à la mesure de l'univers

Dans un article écrit en 1938, « Corps célestes », Bataille affirmait : « Toute la vérité que reconnaît l'homme est nécessairement liée à l'erreur que représente le "sol immobile" »³⁸. Cette proposition, qui reprend en certain sens ce que Bataille avait formulé dix ans auparavant dans son article énigmatique, « L'anus solaire », résume à sa manière les implications épistémologiques, voire ontologiques, des « lois de l'économie générale » qu'il allait formaliser dans l'introduction théorique de *La part maudite*. Elle soutient que le « mouvement d'ensemble » des corps célestes, n'est pas séparé du mouvement d'ensemble des êtres vivants sur la terre. Ce mouvement d'ensemble est celui que, dans *La part maudite*, il décrit comme le « jeu de la matière vivante en général »³⁹. Comme le dit aussi « L'économie à la mesure de l'univers » (version abandonnée de *La part maudite*, rédigée en 1946), « dans l'ensemble au moins l'humanité dispose d'un immense surplus »⁴⁰. S'appuyant sur la base des recherches ethnographiques, mais aussi sur certains acquis de la thermodynamique et des sciences de la vie⁴¹,

ce mouvement qui régit aussi bien les corps célestes que les organismes microscopiques, en passant tout particulièrement par les sociétés humaines, est caractérisé par un excédent d'énergie, un « excès de force vive »⁴² qui pose alors le problème de la dépense en termes d'une « perte » nécessaire d'énergie. Le « changement copernicien » qui implique le déplacement depuis la perspective d'une économie restreinte (c'est-à-dire *particulier*, depuis le point de vue de *l'individu*) vers la perspective d'une économie générale (c'est-à-dire du point de vue de *l'ensemble* du monde vivant, voire de *l'univers* comme ensemble du monde organique et inorganique), exige donc un véritable renversement des principes économiques et de la structure des valeurs morales qui sont à la base de l'économie politique classique. Ce renversement est celui qui permet de ne pas prendre la perte nécessaire d'un système dynamique comme une simple « malédiction » (une part *maudite*), mais plutôt comme le résultat inhérent et incontournable d'un ensemble dont « l'excès est le point de départ incontestable »⁴³. Face à ces données matérielles, dit Bataille, nous n'avons qu'à décider de la *modalité* de la dépense ou de la perte, non de sa quantité. Cela veut dire qu'il peut y avoir des solutions « passives » ou « actives » face au problème de la perte⁴⁴, soit, comme le dit *La part maudite*, la dépense peut se produire de manière volontaire ou bien, de manière catastrophique⁴⁵ (c'est notamment l'exemple des guerres).

La perspective de cette économie générale élaborée par Bataille a, sans aucun doute, de profondes implications pour la compréhension du politique. Si Bataille a pensé une économie à la mesure de l'univers, ses écrits offrent aussi les éléments pour penser une « *politique* à la mesure de l'univers ». Tout comme l'économie générale s'oppose à l'économie politique classique, cette politique déplace radicalement ce qu'on entend par individu, société, État ou révolution. Inspiré par les travaux du physicien Paul Langevin, dans « Le labyrinthe » (1935), par exemple, Bataille affirme : « Un homme n'est qu'une particule insérée dans des ensembles instables et enchevêtrés »⁴⁶. Pareillement, dans un passage de *Le coupable* (1944), rédigé pendant la guerre, nous lisons : « Ce qu'on appelle *substance* n'est qu'un état d'équilibre provisoire entre le rayonnement (la perte) et l'accumulation de la force. Jamais la *stabilité* ne dépasse cet équilibre relatif, peu durable : il me semble que jamais elle n'est statique. La vie

penser une politique à la mesure de l'univers

se lie elle-même à ces états d'équilibre, mais l'équilibre relatif signifie seulement qu'elle est possible ; la vie n'en est pas moins accumulation et perte de force, constante compromission de l'équilibre sans lequel elle ne serait pas »⁴⁷. Nous pourrions trouver plusieurs autres passages dans les articles de Bataille publiés dans *Documents*, *Acéphale*, *La critique sociale* ou *Contre-attaque*, ainsi que ses travaux présentés au Collège de Sociologie, qui rendent compte de cette politique à la mesure de l'univers. Pour retenir l'un des plus significatifs dans le cadre de notre propos, revenons encore une fois à « La notion de dépense », lorsque Bataille relie explicitement la dépense improductive avec la lutte de classes et la révolution : « La lutte de classes devient [...] la forme la plus grandiose de la dépense sociale lorsqu'elle est reprise et développée, cette fois au compte des ouvriers, avec une ampleur qui menace l'existence même des maîtres »⁴⁸.

Il nous semble que c'est donc contre cette possibilité d'une « insubordination des faits matériels » envisagée par l'économie générale de Bataille, que l'essai de Bórquez sur l'*estallido social* survenu au Chili en octobre 2019 semble nous prévenir, ou plutôt, semble remettre radicalement en question. Or, il n'est pas question, pour Bórquez, de reproduire avec d'autres termes la simplicité des propos de Baudrillard dans un article de 1976 (« pas de principe de révolution chez Bataille »)⁴⁹. Comme nous l'avons dit, son argument soulève la question tout à fait légitime, voire nécessaire, sur la portée ou la signification historique de ces événements (et là-dessus nous sommes tout à fait d'accord). Mais parmi les divers problèmes posés par l'essai de Bórquez, nous croyons qu'il y en a un particulièrement sensible, et qui peut être à la racine de la méfiance de l'auteur quant à la possibilité d'assigner à ces événements un caractère transformateur (pour ne pas dire révolutionnaire), surtout lorsqu'il articule son interprétation sur la base des thèses batailliennes.

Ce qui pose problème dans cette lecture c'est que dans « La notion de dépense », le productif et l'improductif ne sont pas les deux faces d'une même monnaie, il ne s'agit pas d'une structure spéculaire ou les deux pôles se reflètent dans une unité disjonctive, dans une relation contradictoire d'identification et dissociation, tel que Bórquez le pense, à partir de la notion derridienne de psyché. Il est vrai qu'il y a un rapport étroit de détermination et surdétermination réciproque entre la sphère de la production

(c'est-à-dire le monde dominé par l'utile) et la sphère de l'improductif (c'est-à-dire le monde souverain, au-delà de l'utile), et que, de ce point de vue, il y a bien une structure « spéculaire », voire « dialectique ». Mais Bataille insiste à plusieurs reprises sur le fait que le point de départ irrécusable est la thèse d'une surabondance d'énergie, un surplus structurel qui pose le problème premier et fondamental de la dépense ou la perte, avant tout autre considération de production, accumulation ou croissance. Or justement ce point de départ chez Bataille n'est pas traductible (ni réductible) aux termes du commencement hégélien. L'excès dérange et transgresse la logique qui commande la dialectique hégélienne. Il est frappant que l'auteur ne se réfère pas à l'essai de Derrida sur Bataille, car il est peut-être l'une des démonstrations les plus convaincantes du fait que la perspective de l'économie générale n'est pas le simple « envers spéculaire » de l'économie restreinte, précisément par qu'elle ne garde aucune *réserve* spéculative pour englober la dépense dans l'enchaînement de la phénoménologie de l'Esprit. Tout comme la souveraineté n'est pas le simple renversement de la maîtrise, l'économie générale n'est pas le simple envers de l'économie restreinte⁵⁰. Il s'agit de deux ordres ou régimes de la productivité : l'un restreint, utile, bourgeois, dominé par le besoin de conservation ou de croissance, l'autre général, inutile, *souverain*, dominé par le mouvement d'ensemble qui doit nécessairement dépenser l'énergie. L'un rend compte d'une économie à la mesure de l'humain (et Bataille n'ignore pas la force de l'anthropocentrisme)⁵¹, l'autre, d'une économie à la mesure de l'univers. Si la dépense improductive peut toujours être réinscrite dans le monde du travail, c'est-à-dire, réduite à une fonction subordonnée à la productivité future, cette possibilité ne dément point le fait matériel d'un excès d'énergie, et donc, la possibilité que la dépense soit, en effet, dans certaines conjonctures historiques, absolument inutile aux fins de l'appropriation capitaliste.

Bien sûr, tout peut dépendre de la subjectivité (ou de la *psyché* ?) de l'observateur de ces événements dont il est question : on peut bien considérer l'octobre chilien de 2019 comme la simple expression de réarrangement des forces dominantes, sans aucune conséquence sur la structure *homogène* de la société (et on peut reconnaître en effet un certain gauchisme dans ce genre de lecture). Mais on peut aussi bien considérer cet événement comme un épisode de dépense improductive tellement massive et populaire, qu'elle constitue

penser une politique à la mesure de l'univers

une véritable menace à l'existence des classes au pouvoir, ou du moins oblige à une certaine transformation de la structure sociale qui reproduit une telle homogénéité (ce serait la version d'un gauchisme plus enthousiaste). Entre l'une et l'autre lecture, nous sommes encore trop proches de ces événements pour bien saisir leur signification historique ainsi que leur portée politique. Dans le cas particulier de la lecture proposée par Bórquez, nous croyons que c'est l'introduction de la notion derridienne de psyché qui peut être à l'origine d'une confusion, ou du moins, d'un problème qui doit encore être mieux précisé. Le simple fait de se référer indistinctement à la « notion chilienne de dépense » ou à la « psyché chilienne de la dépense »⁵², montre à quel point cette introduction n'est pas sans conséquences théoriques importantes dans l'argument de l'auteur, spécifiquement dans sa présentation de la notion de dépense et l'économie générale selon Bataille. Lorsque Bórquez dit par exemple : « le contresens de la perte a du sens à l'intérieur d'un système productif (et donc d'une histoire) : elle contraste avec lui, mais elle ne lui est pas extérieur. En fait, il s'agit toujours de deux dimensions qui correspondent »⁵³, il ne fait que réduire le caractère général ou souverain de la perte, c'est-à-dire, il ôte toute possibilité révolutionnaire à la dépense improductive⁵⁴.

Vers la fin de son essai, Bórquez se demande tout de même si cette structure spéculaire – ce réflexe par lequel la dépense improductive et la réaction productiviste se trouvent à la fois liées et dissociées – peut être tolérée et jusqu'où⁵⁵. Cela peut signifier que l'auteur laisse ouverte la possibilité d'une irruption encore plus radicale, une dépense si massive et générale (une véritable *explosion sociale*, au bord de la catastrophe), qui mettrait fin à cette psyché chilienne de la dépense, ou du moins, ouvrirait la porte à une nouvelle configuration psychique et collective. Pour que la psyché chilienne de la dépense puisse se constituer en une véritable « galactique de la dilapidation », comme dit Bórquez⁵⁶, il faudrait briser le miroir qui produit ce réflexe (et donc, cette réflexion), pas pour découvrir son *tain*⁵⁷, mais pour voir le « mouvement d'ensemble » dont nous faisons partie, un mouvement devant lequel l'humanité, pour la plupart, demeure aveugle, mais où paradoxalement (et c'est là le plus grand paradoxe) les quelques événements historiques de vraie lucidité semblent produire l'aveuglement le plus radical (comme celui qui se produit, par exemple, en regardant directement le soleil). ■

notes

1. Voir María García, « La recepción de Georges Bataille en España », *Daimon. Revista de filosofía*, 51 (2010) : 237-248. 2. Sans vouloir résumer ici le vaste et malheureux bilan de la conversion politique de l'auteur péruvien, il suffit juste de rappeler que tout récemment (en 2021) dans son pays, il a soutenu la candidature présidentielle de Keiko Fujimori, la fille, rien de moins, d'Alberto Fujimori, le dictateur reconnu coupable de crimes contre l'humanité, actuellement en prison (et contre qui Vargas Llosa lui-même avait perdu l'élection présidentielle de 1990). Et comme si cela ne suffisait pas, il a aussi apporté son soutien au candidat à la présidence d'extrême droite au Chili, José Antonio Kast, défenseur déclaré de la dictature de Pinochet. Voir à ce propos le très complet bilan de sa trajectoire politique proposé par Ludovic Lamant, « Mario Vargas Llosa, Nobel de l'indécence. Quand un grand écrivain touche le fond », *Revue du Crieur* 20 (2022) : 144-159. 3. Mario Vargas Llosa, « Bataille o el rescate del mal », in Georges Bataille, *El verdadero Barba Azul (La tragedia de Gilles de Rais)* (Barcelona : Tusquets, 1972), 7-25. 4. Mario Vargas Llosa, « El placer glacial », in Georges Bataille, *Historia del ojo* (Barcelona : Tusquets, 1978). Il faut aussi mentionner que l'année 1974, la maison d'édition barcelonaise Seix Barral publie sous le titre d'*Obras escogidas* (œuvres choisies) un ensemble d'articles tirés du t. 1 des *Œuvres complètes* de Bataille, dont la sélection a été en charge de Vargas Llosa. Voir Georges Bataille, *Obras escogidas*, trad. Joaquín Jordá (Barcelona : Barral, 1974). 5. L'expression de Vargas Llosa ne signifie rien d'autre que ce qu'on appelle plus couramment une « littérature marginale ». Dans ce cas, le terme minorité a pour ainsi dire un sens « majoritaire », c'est-à-dire la minorité (au singulier) est considérée depuis son opposition à la majorité, selon un critère purement quantitatif, voire numérique. Comme l'ont dit Deleuze et Guattari, « il n'y aurait là qu'une opération consistant à traduire les minorités en ensembles ou sous-ensembles dénombrables, qui entreraient à titre d'éléments dans la majorité, qui pourraient être comptés dans une majorité ». Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux* (Paris, Éditions de Minuit, 1980), 587. Ce que Deleuze et Guattari entendent par une « littérature mineure », en revanche, n'oppose pas la minorité à la majorité selon ce critère extensif, mais au contraire, selon un critère *intensif* : « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure ». De ce point de vue, « "mineur" ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie) ». Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure* (Paris, Éditions de Minuit, 2016), 29, 33. Comme l'explique Sibertin-Blanc, le problème ainsi posé par Deleuze et Guattari, est « non pas [celui d'] une langue mineure dérivée ou opposée à la

penser une politique à la mesure de l'univers

langue majeure mais plutôt [celui d'] une "minoration" de la langue majeure elle-même ». Guillaume Sibertin-Blanc, « Deleuze et les minorités : quelle "politique" ? », *Cités* 40(4) (2009) : 42. **6.** Mario Vargas Llosa, « Bataille o el rescate del mal », *op. cit.*, 8. Moins intéressante est l'autre préface, « El placer glacial », dans lequel Vargas Llosa semble quelque peu mal à l'aise avec la lecture de l'*Histoire de l'œil*, peut-être que ce sera justement à cause des scènes de sexe et de violence, ce qui l'amène à qualifier ce roman en même temps d'« enfantin », « gothique », « surréaliste », et « clinique ». Voir Mario Vargas Llosa, « El placer glacial ». En ligne : <http://libreriaalextranjero.com/el-placer-glacial-acerca-de-historia-del-ojo-de-georges-bataille-de-mario-vargas-llosa/>. Il convient de noter que dans un bref texte qui aborde la position de Bataille dans le Collège de Sociologie, Jean-Pierre Faye parle d'une « antinomie énergétique » entre le chaud et le froid, entre la « glace sélective » et le « rougeoyant de la brousse », ou encore, d'une « opposition entre le feu incandescent et le vent arctique », mais pas pour décrire la « froideur » de Bataille face à la « chaleur » du plaisir sexuel (comme le fait Vargas Llosa), mais pour décrire un véritable « mouvement d'entropie anthropologique » dans la pensée de Bataille. Voir Jean-Pierre Faye, « Feu et froid : le Collège de Sociologie autour de Georges Bataille », in *Écrits d'ailleurs. Georges Bataille et les ethnologues*, textes réunis par Dominique Lecoq et Jean-Luc Lory (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987), 95-101. **7.** Octavio Paz, *Claude Lévi-Strauss o el último festín de Esopo* (Barcelona : Seix Barral, 1967), 9. **8.** Georges Bataille, « L'interdit de l'inceste », in *L'Érotisme* (Paris, Éditions de Minuit, 1957), 219-44. **9.** Octavio Paz, *Claude Lévi-Strauss...*, *op. cit.*, 14. Voir aussi les pages 114-16 où Paz revient sur ce texte de Bataille et souligne encore une fois l'aveuglement de Lévi-Strauss par rapport à l'histoire, son mépris pour le « contenu concret » des phénomènes historiques (dimension que Bataille, en revanche, tient compte lorsqu'il s'intéresse au « travail » et la « conscience de la mort »). **10.** Jean-Paul Sartre, « Un nouveau mystique », in *Situations I* (Paris, Gallimard, 1947), 133-174. **11.** Octavio Paz, *Estrella de tres puntas. André Breton y el surrealismo* (México : Vuelta, 1996), 62 (voir aussi p. 75). **12.** La traduction a été faite par Oscar del Barco et Conrado Ceretti, puis révisée par Ricardo Potschart, et publiée pour la première fois en 1971. Voir Jacques Derrida, *De la grammatologie* (Mexico : Siglo XXI, 1971). **13.** Voir Georges Bataille, *Documentos*, trad. I. Cano (Caracas : Monte Avila, 1969). **14.** Oscar del Barco, « El silencio sobre Bataille », in *Alternativas de lo posthumano* (Buenos Aires : Caja Negra, 2010), 180. **15.** Oscar del Barco, « Bataille y el erotismo », in *La intemperie sin fin* (Córdoba : Alción, 2008 [première édition de 1985]), 20. Ce texte fut d'abord publié comme « Avertissement » pour la publication de la traduction de *L'Histoire de l'érotisme*, qui est parue aux éditions Calden en 1970, dans la collection « El hombre y su mundo » (*L'homme et son monde*) dirigée par Del Barco (collection qui publiera des titres d'un large éventail d'auteurs français du XX^e siècle). Voir Georges Bataille, *Breve historia del erotismo* (Montevideo : Calden, 1970). Par ailleurs, Bataille est plusieurs fois mentionné dans des textes de Del Barco inclus dans *La intemperie sin fin*. **16.** Natalia Lorio, « En torno a la soberanía negativa. Ontología, comunicación y sujeto », *Revista Pléyade* 13 (2014): 127. Voir aussi : Natalia Lorio, « Entre Kojève y Bataille : la polémica en torno a la negatividad, la acción y el saber », *Cuadernos del Sur* –

Filosofía, 43-44 (2014-2015): 167-190 ; et « La potencia de lo sagrado y la comunidad : un rastreo de Durkheim a Bataille en el Colegio de Sociología », *Areté. Revista de filosofía*, vol. XXV, n°1 (2013): 111-131. **17.** Natalia Lorio, *Georges Bataille. Una soberanía trágica* (Buenos Aires : La Cebra, 2019). **18.** Voir la fiche d'information dans l'hémérothèque numérique de la Bibliothèque nationale d'Espagne. En ligne : <http://hemerotecadigital.bne.es/details.vm?lang=es&q=id:0005350563>. **19.** Voir Georges Bataille, « Conocimiento de América Latina », *Imán* (1931) : 198-200. En ligne : <http://golosinacanibal.blogspot.com/2010/04/arqueologia-de-la-acefalidad.html>. **20.** Raúl Antelo, « L'acéphalité Latino-américaine », dans *L'Amérique Latine entre critique et théorie. Un autre regard sur la littérature*, sous la direction de Carine Durant et Sandra Ragueneau (Paris, Classiques Garnier, 2015), 165-179. Cet article fut d'abord publié en anglais comme introduction à un texte de Roger Caillois : Raúl Antelo, « From the Archive : Roger Caillois. Introduction : American Acephale, Notes on a Transatlantic College of Sociology », *Journal of Latin American Cultural Studies*, vol. 9, n°3 (2000): 349-356. La version en espagnol porte un titre avec le nom de Bataille : Raúl Antelo, « Bataille y la acefalidad latinoamericana », *Artefacto. Pensamientos sobre la técnica*, n° 5 (2003-4): 148-154. **21.** Raúl Antelo, « Una crítica acéfala para la modernidad latinoamericana », *Iberoamericana*, VIII, n°30 (2008) : 129-30. **22.** Voir à ce sujet : Raúl Antelo, *Crítica acéfala* (Buenos Aires : Editorial Grumo, 2008). **23.** Voir entre autres, les ouvrages d'Axel Gasquet, *Georges Bataille, una teoría del exceso* (Veracruz : Universidad Veracruzana, 2014), José Assandri, *Entre Bataille y Lacan. Ensayo sobre el ojo, golosina canibal* (Buenos Aires : El cuenco de plata, 2007), et Gibrán Larrauri, *Bataille y el psicoanálisis. La heterología, Freud y Lacan* (México : Ediciones Navarra, 2013). **24.** Comme c'est le cas notamment du travail pionnier de Francis Marmande, *Georges Bataille politique* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1985). **25.** En rédigeant cet article nous découvrons l'étude de Serge Zenkine, « La politique à la mesure de l'univers. La notion de dépense et les relations internationales », in Limousin, Christian, et Jacques Poirier (dir.), *La Part maudite de Georges Bataille. La dépense et l'excès* (Paris, Classiques Garnier, 2015), 255-269. Bien que l'auteur utilise la même formule que nous dans le titre, il se limite à analyser la politique précisément dans le cadre (encore) restreint des relations internationales, c'est-à-dire, des relations entre les États, d'où il essaie de penser une « géopolitique » bataillienne. Avec une « politique à la mesure de l'univers », nous songeons plutôt à ce qu'il faudrait appeler une « cosmopolitique », pas au sens toujours géocentrique de la cosmopolitique kantienne, mais plutôt, pour emprunter l'expression d'Auguste Blanqui, d'une « politique par les astres ». **26.** Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto* (Santiago de Chile : Qual Quelle, 2021). **27.** En plus de l'essai désormais classique de Tomás Moulián, « Chile actual: Anatomía de un mito » (Santiago : LOM, 1997), on peut consulter les travaux plus récents de Franck Gaudichaud. Voir par exemple, Franck Gaudichaud, « La voie chilienne au néolibéralisme. Regards croisés sur un pays laboratoire », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* (2014). En ligne : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/67029>. **28.** L'auteur tient compte ici notamment de la conférence prononcée par Derrida en 1988 à Jérusalem : « *Interpretations at War*. Kant, le Juif, l'Allemand ». Voir Jacques Derrida, *Psyché. Invention de l'autre II* (Paris,

penser une politique à la mesure de l'univers

Galilée, 2003), 249-310. **29.** Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*, *op. cit.*, 15. **30.** *Ibid.* **31.** Georges Bataille, « La notion de dépense », in *OCI*, 310. **32.** Titre, on le sait, d'une version abandonnée de *La part maudite*. Voir Georges Bataille, *La limite de l'utile*, *OC VII*, 181-280. **33.** Soulignons que Bataille lui-même parle de « la création de valeurs improductives ». Georges Bataille, « La notion de dépense », in *OCI*, 319. Voir aussi « De l'existentialisme au primat de l'économie » (1947), où Bataille affirme : « L'activité improductive en général est toujours positive » (*OC XI*, 300). **34.** Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*, *op. cit.*, 16. **35.** *Ibid.*, 45. Voir aussi p. 49. **36.** Zeto Bórquez, « De revueltas y pestes », *El Mostrador*, 20 mai 2020. En ligne : <https://www.elmostrador.cl/noticias/opinion/2020/05/20/de-revueltas-y-pestes/#print-compact> **37.** Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*, *op. cit.*, 61. **38.** Georges Bataille, « Corps célestes », *OCI*, 516. **39.** Georges Bataille, *La part maudite*, *OC VII*, 31. **40.** Georges Bataille, « L'économie à la mesure de l'univers », *OC VII*, 9. **41.** Voir Cédric Mong-Hy, « Vers la thermodynamique de l'*anthropos*. Georges Bataille Georges Ambrosino et les naissances du paradigme énergétique », in Limousin et Poirier (dir.), *La Part maudite de Georges Bataille*, *op. cit.*, 337-51. Cette étude constitue une version abrégée de son livre très original : Cédric Mong-Hy, *Bataille cosmique. Du système de la nature à la nature de la culture* (Paris, Lignes, 2012). Voir aussi Georges Ambrosino et Georges Bataille, *L'expérience à l'épreuve. Correspondance et inédits (1943-1960)*, édition établie, annotée et présentée par Claudine Frank, Meurcourt, Éditions les Cahiers, 2018. **42.** Georges Bataille, *La part maudite*, *OC VII*, 32. **43.** Georges Bataille, « L'économie à la mesure de l'univers », *OC VII*, 12. **44.** *Ibid.*, 14. **45.** Georges Bataille, *La part maudite*, *OC VII*, 29. **46.** Georges Bataille, « Le labyrinthe », *OCI*, 437. Et il ajoute : « De la façon la plus générale, tout élément isolable de l'univers apparaît toujours comme une particule qui peut entrer en composition dans un ensemble qui le transcende. L'être ne se trouve jamais que comme ensemble composé de particules dont l'autonomie relative est maintenue ». **47.** Georges Bataille, *Le coupable*, *OC V*, 250. **48.** Georges Bataille, « La notion de dépense », *OCI*, 316. **49.** Jean Baudrillard, « Quand Bataille attaqua le principe métaphysique de l'économie », *Lignes* 32 (2010) : 150. **50.** Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale. Un hégélianisme sans réserve », in *L'écriture et la différence* (Paris, Seuil, 1967), 369-407. Lorsque Derrida distingue entre deux écritures, une majeure ou générale (voire souveraine), l'autre mineure ou restreinte, encore une fois, ce n'est pas sous la forme d'un « reflet spéculaire » qu'il entend cette différence, mais plutôt sous les termes de l'excès et la transgression de l'une par l'autre : « Cette écriture – majeure – s'appellera écriture parce qu'elle excède le logos (du sens, de la maîtrise, de la présence, etc.). Dans cette écriture – celle que recherchait Bataille – les mêmes concepts apparemment inchangés en eux-mêmes, subiront une mutation de sens, ou plutôt seront affectés, quoique apparemment impassibles, par la perte de sens vers laquelle ils glissent et s'abîment démesurément » (392). **51.** Georges Bataille, « Corps célestes », *OCI*, 518. **52.** Voir par exemple Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*, *op. cit.*, 14-16, 49, 61, 66, 69. **53.** *Ibid.*, 56. **54.** Encore une fois, Derrida est sur ce point très explicite. D'une part, à propos de la différence entre la maîtrise et la souveraineté, il dit : « On ne peut même pas dire que cette différence a un

sens : elle est la *différence du sens*, l'intervalle *unique* qui sépare le sens d'un certain non-sens ». D'autre part, face à la consommation utile de l'excédent par une classe déterminée, Derrida affirme que « la souveraineté est de ce point de vue absolument révolutionnaire » (et ceci même à l'égard des révolutions qui, comme ce fut le cas avec l'Union Soviétique, réorganisent la dépense à l'intérieur d'une économie restreinte). Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale », *op. cit.*, 374, 397 (note 1). **55.** Zeto Bórquez, *La noción (chilena) de gasto*, *op. cit.*, 76. **56.** *Ibid.*, 85. **57.** Evidemment, nous jouons ici avec la double référence au « reflet spéculaire » dont parle l'auteur, et l'ouvrage déjà classique de Rodolphe Gasché, *Le tain du miroir. Derrida et la philosophie de la réflexion* (Paris, Galilée, 1995).